

rité. Toute une jeunesse avançait, d'un pas sans doute inégal et chancelant, mais avançait néanmoins, vers la lumière. Les plus lucides et les plus prompts se ressaisissaient déjà au phare de l'Eglise. Les autres, comme le témoigna en 1913 l'enquête menée par Agathon — pseudonyme qui cachait deux jeunes incroyants dont l'un s'est converti — les autres, dis-je, se détachaient et se désaffectionnaient des maîtres sceptiques ou impies. Ils sentaient, avec amertume et inquiétude, le vide et la faiblesse de leur enseignement. Ils cherchaient, confusément encore, mais passionnément, quelque autre chose de clair et de fort, à quoi rattacher la conduite de leur vie présente et l'énigme de leur destinée future. Un Psichari, petit-fils de Renan, remontait, contre le courant déchainé par son père, à la source où s'étaient abreuvés ses pères; un Péguy, se dégageant de l'antielérisme et de la révolution, tendait les bras vers le catéchisme; un Lotte, alimenté par les sophismes et les négations de l'université d'Etat, groupait ses collègues, universitaires catholiques, autour des lumières et des affirmations de la foi.

Et ce mouvement, suscité par Lotte, me ramène à l'étude publiée par la *Revue des Jeunes*. Le jeune professeur, en effet, était sorti d'une de ces grandes écoles officielles — l'Ecole normale — qui, très longtemps, furent les plus ardents foyers de la libre-pensée sectaire et militante, les noviciats les plus féconds du personnel antireligieux. Or, l'un des signes les plus forts et les plus frappants du renouveau chrétien — du renouveau d'avant-guerre — c'était précisément le changement radical opéré dans ces grandes écoles. Ces institutions d'Etat, sous le gouvernement des francs-maçons, revenaient peu à peu à l'Eglise. Elles y revenaient, par la force intérieure des jeunes, en dépit de l'enseignement des maîtres. Oh! sans doute, elles n'étaient pas encore retournées. Il s'en faut! Mais, dans les rangs de leurs élèves, une minorité croissait, irrésistiblement, qui, non